

La Mère de Dieu

Je crois que si nous pensons à ce que l'Écriture Sainte, l'Évangile nous dit de la Sainte Vierge, nous voyons d'abord en elle, à l'extrême pointe de la généalogie du Christ que nous présentent deux des Évangiles, le terme ultime, le point le plus haut de l'offrande que l'humanité fait d'elle-même au Dieu vivant.

Si nous lisons la généalogie, nous voyons se succéder des justes et des pécheurs qui tous ont ceci de commun : au plus profond du péché, ou bien au plus haut de l'inspiration, leur critère, leur seul point de référence était Dieu. Ils étaient orientés entièrement vers Dieu. Nous voyons — c'est là l'enseignement des Pères d'Occident et d'Orient— que génération après génération, la personne humaine de la Vierge est édifiée, bâtie, par l'effort concerté, l'effort tendu, voulu, de tous ceux qui ont cherché Dieu de toutes leurs énergies, de toutes leurs convictions et de toutes leurs forces.

Nous voyons comment, cette nature humaine s'est trouvée peu à peu purifiée, et consacrée pas à pas, avec des hauts et des bas, mais dans une lutte constante, jusqu'au jour où enfin, l'humanité a pu présenter à Dieu, une vierge d'Israël capable de prononcer le nom divin de toute sa pensée, de tout son cœur, de tout son être, de tout son corps, avec un abandon et une adoration tels, que le Verbe s'est fait chair.

Marie est celle qui, mise en face de la volonté de Dieu, a pu, en son propre nom, mais exprimant le cri des générations qui l'ont précédée, dire : "Me voici, je suis la servante de Dieu, qu'il me soit fait selon sa volonté." Elle est celle qui a su croire avec une perfection entière. Elle est celle qui a su, dans cet acte de Foi, se donner à Dieu avec une ouverture, une transparence, une souplesse parfaites. Elle est celle qui a su ne vouloir que le vouloir de Dieu ; non pas de façon passive, mais avec la souveraine liberté qui fait de nous des collaborateurs de Dieu, et non pas des instruments de Dieu ; avec cette souveraine liberté qui fait qu'elle n'est pas simplement la "Genitrix" du Seigneur, mais qu'elle est la Mère de Dieu, dans ce lien, dans cette unité qu'il y a entre une mère et un fils, dans cette parenté profonde qui n'est pas seulement de la chair, mais qui est de l'Être tout entier.

Elle n'est pas simplement celle qui a donné naissance au Fils de Dieu, devenu Fils de l'homme, elle est celle sans qui le "ecce ancilla Domini", celle sans qui l'Incarnation même eut été impossible parce que Dieu ne pouvait forcer sa créature à devenir le lieu de son Incarnation et l'instrument du salut.

Plus loin, nous voyons ce même thème de la Vierge qui a su croire, s'exprimer, par exemple lors de la sainte rencontre : "Bienheureuse celle qui a cru, il lui sera fait selon la parole du Seigneur", dit Elisabeth, remplie de l'Esprit-Saint c'est une prophétie qu'elle prononce, l'Evangile est clair à ce sujet. Marie est celle qui a su, au cours de toute l'enfance et du ministère public du Christ, vivre dans ce domaine de la Foi, c'est-à-dire d'une certitude qui dépasse la compréhension, d'un abandon et d'une fidélité entière.

Elle a su, comme dit encore l'Evangile de S. Luc, déposer et garder dans son cœur, toutes les paroles et tous les événements qui étaient centrés sur le Christ. Elle a su croire en Lui de telle sorte qu'à aucun moment elle ne s'est placée sur son chemin, pour lui barrer ce chemin, même lorsqu'il montait vers la tragédie ultime du Calvaire. Il y a un ou deux passages où elle semble mise en question: "Qui sont mes frères, qui sont mes sœurs, qui est ma mère ?" "Ceux qui entendent la parole et qui la reçoivent." Et un autre passage de S. Luc : "Bienheureux le sein qui t'a nourri." "Non, bienheureux ceux qui entendent la parole et la gardent."

Il ne s'agit pas là d'une opposition entre ce qu'elle est et ceux qui sont ses frères et sœurs, sa mère ; elle, plus que quiconque, appartient à cette race de ceux qui ont su croire parfaitement, recevoir la parole parfaitement et y être fidèles d'une façon entière jusqu'à la dernière limite, cette dernière limite étant la croix du calvaire. Et il y a aussi un passage particulièrement intéressant de ce point de vue : c'est le chapitre de S. Jean (les noces de Cana) parce que la conversation qui s'échange entre le Christ et sa mère est complètement, totalement illogique, n'a aucun sens à moins que nous nous y découvriions une logique intérieure.

Vous vous souvenez sans doute de la situation : une noce à Cana, à quelques kilomètres du village où le Christ avait vécu, Nazareth ; une noce de village, de gens pauvres. Jésus y est

invité, ainsi que ses disciples et sa mère. A un certain moment, le vin manque. Alors, la Vierge se tourne vers son Fils et lui dit : "Ils n'ont plus de vin." Est-il concevable que son seul souci soit orienté sur le vin dont il s'agit ? Est-il concevable que ce qu'elle voudrait, c'est que son Fils fasse un miracle, qu'il fasse que le vin abonde et que cette rencontre humaine qui a commencé dans l'amour, dans l'émerveillement de ce mariage se termine en beuveries ; que ce qui avait commencé d'une façon si belle se termine d'une façon si humiliante, et révoltante ?

Ce que la mère a saisi, c'est que le fiancé, la fiancée, leurs hôtes, sont encore capables de recevoir une plénitude de joie nouvelle ; qu'ils ne sont pas encore rassasiés de cet émerveillement, de cette table où l'on rompt le pain et où l'on partage la coupe ; que leur joie va s'éteindre parce que le vin touche à sa fin, mais ce vin — l'Ancien Testament le montre en abondance, comme aussi au moins un passage du livre des Actes — ce vin est une image, l'image de cette ébriété sainte que provoque le don du Saint-Esprit. Rappelez-vous que lorsque les Apôtres sont pour la première fois apparus après la Pentecôte, les gens se demandaient de quoi ils étaient ivres ? C'est une autre ébriété que celle, lourde et destructrice, du vin.

Et ensuite, le Christ, lui répond : "Femme qu'avons-nous de commun ?" (Qu'y a-t-il entre toi et moi ?) Quelle est la raison pour laquelle c'est toi qui m'adresses cette requête ? Est-ce que c'est parce que tu as été ma mère selon la chair ? Est-ce que la raison en est qu'il y a entre nous cette parenté selon la nature qui te donnerait des droits sur moi ?

C'est la façon dont S. Jean Chrysostome comprend le passage ; par conséquent nous avons d'illustres exemples de cette compréhension. S. Jean Chrysostome nous dit : "Comme toutes les mères, elle se croit tous les droits." Si c'est cela, eh bien, mon heure n'est pas venue parce que dans l'ordre de la nature, ce vin ne peut rester que ce qu'il est, un vin bu, un vin qui ne peut pas être renouvelé, qui ne peut pas miraculeusement couler à flots (exactement dans les mêmes termes que j'ai employés ce matin lorsque j'ai dit que, dans l'ordre du temps, de l'histoire, en dehors de cette dimension d'éternité divine, ce pain et ce vin ne peuvent pas être autre chose que du pain et du vin, ne peuvent pas devenir le corps et le sang du Christ). La vierge ne répond pas à son Fils en disant : "ne t'ai-je pas porté dans mes bras, n'as-tu par été

— elle aurait pu le dire, selon l'Évangile — obéissant à Joseph et à moi au cours de toute ton enfance ? Est-ce que maintenant que tu es sorti de ta jeunesse, tu veux m'ignorer, moi, qui ai été si proche de toi ? Tout cela eut été du domaine des relations selon la nature.

Ce qu'elle fait, c'est de porter un témoignage de Foi parfaite, d'une Foi qui ne s'adresse évidemment pas au pouvoir de thaumaturge mais à sa connaissance, à sa certitude de ce que le Christ, son Fils, est en réalité. Elle se tourne vers les serviteurs et leur dit : "Quoi qu'il dise, faites-le." C'est un acte de Foi entier, sans faille, et son acte de Foi met en mouvement toute la situation, il implique les serviteurs, dans un instant il va impliquer tous ceux qui sont réunis dans cette noce, lorsqu'ils auront obéi à cet ordre et lorsque quelque chose aura été changé.

A cet instant, semblant se contredire, le Christ agit. Pourquoi ? Parce que l'instant d'avant, la question qu'il posait était celle-ci : "Sommes nous dans l'ordre de la nature, ou sommes-nous dans l'ordre du Royaume ?" L'acte de Foi de la Vierge a établi l'ordre du Royaume de Dieu, la situation où Dieu est Roi, où Il est reçu et reconnu comme tel, où sa volonté est voulue par ceux qui l'entourent. Et à l'instant où le Royaume de Dieu est établi par cet acte de Foi de la Vierge qui a immédiatement impliqué les serviteurs et toute la situation, le Christ agit en Roi, en Dieu.

Là encore nous voyons que, au centre de la situation, se trouve la Foi parfaite de celle qui est devenue la Mère de Dieu, du fait de la perfection de sa Foi, de sa sainteté vraiment humaine qui a débouché sur la rencontre avec le Dieu vivant. Et nous la voyons dans cette unité de Foi, également au pied de la croix. Les Évangiles ne nous présentent pas une femme en pâmoison, ils nous présentent une femme drapée de silence, immobile au pied de la croix, partageant dans une communion de Foi et d'amour, à la fois le sacrifice du Christ — elle l'apporte en sacrifice au Père qui le reçoit, partageant aussi sa volonté de mourir de cette mort, pour que d'autres soient sauvés.

Ici se trouve réalisé ce mystère de la présentation au Temple — vous vous souvenez des paroles de Siméon : "un glaive te traversera le cœur." Nous oublions trop souvent les racines vétérotestamentaires de cette Présentation du Christ au Temple. Vous vous souvenez peut-

être qu'après la délivrance des Hébreux et leur départ d'Egypte, après que ce départ eut été rendu possible par la mort de tous les premiers-nés d'Egypte, Dieu a parlé à Moïse dans le désert et lui a dit en substance ceci : Que pour la délivrance d'Israël, il a dû livrer à la mort les premiers-nés d'Egypte qui lui sont chers, et qu'Israël, pour répondre à cet acte et en souvenir de cet acte devra lui présenter les premiers-nés mâles de toutes familles.

Ces premiers-nés qui sont offerts au Temple sont apportés à Dieu en sacrifice. Ils lui appartiennent sans réserve. Il a sur eux le droit de vie et de mort. Il peut exiger que cette offrande devienne un sacrifice sanglant. C'est un rappel de cette fin de captivité, mais c'est aussi, comme tous les actes de Dieu, une volonté orientée sur un point précis : la venue du Sauveur, l'Incarnation de son Fils unique, le mystère du salut, et de siècle en siècle, des enfants d'Israël ont été apportés au Temple et Dieu a accepté, en échange de leur sang, ou bien un agneau sans tache ou deux tourterelles selon la pauvreté plus ou moins grands de la famille. Il n'a accepté qu'une fois le sacrifice sanglant auquel Il avait droit, c'est le jour où la Vierge d'Israël, qui avait su devenir la mère du Dieu devenu homme Lui a apporté son propre fils, le Fils de Dieu et le Fils de la Vierge.

Ce sacrifice de sang n'a pas été accompli immédiatement, mais lorsque le temps est venu, Dieu a accepté l'offrande et la Sainte Vierge se tient là, silencieuse, une avec la volonté du Père, une avec la volonté du Fils, accomplissant ce jour-là, après trente et quelques années, l'offrande qu'elle avait apportée au huitième jour au Temple de Jérusalem. Là encore nous voyons cet abandon parfait, cette parfaite souplesse dans la main de Dieu : elle meurt, peut-on dire, ensemble avec son Fils, mais elle ne se sépare pas de sa volonté en essayant de le défendre contre ce qui est sa volonté et celle de Dieu, pas un mot, pas un geste, elle se donne et elle Le donne. Eh bien, je crois que, dans les limites de la raison, c'est à peu près tout ce que je peux dire sur la Sainte Vierge dans le temps bref dont nous disposons.

Métropolitaine Antoine de Souroge

(Extrait des archives du Métropolitaine Antoine de Souroge: <http://masarchive.org/Sites/Site/French.html>)